

Léo Ferré au Quotidien:

«Au cinéma, j'aimerais un porno habillé»

Il donne aujourd'hui samedi ses deux derniers récitals au Théâtre des Champs-Élysées

Du music-hall de jadis, il ne reste aujourd'hui que Ferré et Trenet. Trenet, redécouvert, vit joyeusement sa consécration et rêve de l'Académie française. Tandis que Ferré, lui, s'est un peu éloigné, devenu silencieux et déroutant, depuis quelques temps. Il vit retiré dans un petit village près de Sienna, en Italie, s'amuse à écrire des textes qu'il ne publiera pas, qu'il ne chantera pas, redécouvre le caractère charnel de la poésie, puisqu'il a une petite imprimerie dans sa maison, et nous donne parfois de ses nouvelles, avec des disques ambitieux et torturés (on est loin de ses anciennes chansons) tels que « l'Opéra du pauvre » ou « le Bateau ivre » récemment. Le titi anar a quitté les guinguettes et le macadam, pour se faire ermite. L'enragé est allé crier loin des murs de la ville. Ce recul n'est pourtant pas une retraite. Ferré continue à se produire un peu partout dans le monde, de la banlieue parisienne aux tropiques. Le jour où nous l'avons rencontré, il revenait d'une tournée triomphale au Portugal. On l'avait aimé. Il s'en étonnait, il s'en étonne toujours. « Vous vous rendez compte, dit-il timidement, il y avait 4 000 personnes le premier jour, 5 000 le deuxième, plus encore le troisième. Les Portugais ne comprenaient rien à mes mots. Ils comprenaient tout. Ce sont des gens formidables, beaucoup plus intelligents que les Italiens que je connais bien... » Ce soir, au Théâtre des Champs-Élysées, il va donner ses deux derniers récitals à Paris. Un moment rare, peut-être magique, peut-être décevant, qui sera figé. Conservé. Un film-vidéo, le premier en son stéréophonique, sera tiré de ce spectacle de même qu'un album live. Léo Ferré, discret et inquiet, a bien voulu se confier au « Quotidien ».

LE QUOTIDIEN. — Léo Ferré, on se demande ce que vous ressentez et comment vous vivez ces années de rock et parfois dures qui vous ressemblent si peu ?

Léo FERRE. — Oh, vous savez, je ne sens pas vraiment la différence... Pour moi, les moments difficiles ont paradoxalement été les années qui ont suivi mai 68. Je n'étais pas comme on le croit, une idole, mais au contraire un ennemi pour une bonne partie de la jeunesse. Je n'ai jamais compris pourquoi... Il n'en reste pas moins que des gens comme Jean-Edern Hallier avec son journal « l'Idiot international » demandait à ce qu'on vienne me conspuer durant mes concerts. C'est ainsi que chaque fois que je me déplaçais, des jeunes venaient perturber, siffler, frapper même. Peut-être étais-je moins anar qu'eux ou plus anar. Cette violence-là me dérangeait parce que je devenais le responsable ou le flic... Quant au rock, il est, c'est vrai, aux années 80. C'est souvent un rock américain, outrageusement exploité par des producteurs. C'est une musique incommode. Et, en Italie, c'est pire qu'en France. Toutes les radios libres sont contrôlées plus ou moins par les Américains. Il n'est plus alors question de musique mais de dollars...

Avez-vous donc le sentiment que les jeunes vous délaissent et préfèrent le rock ?

Oh non ! Je sais que mon public reste jeune. Il faut pas croire, il y a des jeunes intelligents.

Mais ne pensez-vous pas qu'ils préfèrent désormais Michael Jackson ou Jacques Higelin ?

Higelin, j'adore ! Le reste, tout le rock, français ou américain, je regarde de très loin... Quant à Michael Jackson, j'avoue qu'il m'a intrigué. L'autre fois, j'ai vu sur mon magnétoscope son vidéo-blik, oh pardon, son vidéo-clip, j'ai trouvé ça insupportable. Sans intérêt, un peu

comme ce film rock et porno que les Rolling Stones ont fait récemment.

Quoi, mais vous seriez donc moraliste, censeur, puritain ?

Non, pas du tout. Pourquoi me posez-vous cette question. Mais il faut que le porno soit beau. Je voudrais faire un jour du cinéma et alors je ferais du porno habillé, ce serait superbe...

Vous avez un peu dérouter tous vos fans, ces dernières années, avec des disques aux chansons-fleuves, avec aussi des chansons-déclamations et l'on ne vous a pas toujours suivi ?

Oh, je ne pense pas à cela, je ne m'analyse pas. Pour « le Bateau ivre » ou « l'Opéra du pauvre », il y a eu cependant un déclin. En 1981, un journaliste m'a dit : « Alors, Ferré, on vieillit ? » J'ai rigolé... Et puis, ça m'a travaillé. Ça m'a dérangé. J'étais comme provoqué. De retour à Milan, j'ai loué un studio pour prouver que je n'avais pas vieilli.

Mais pourquoi ce besoin de prouver ? Vous en avez vraiment besoin ?

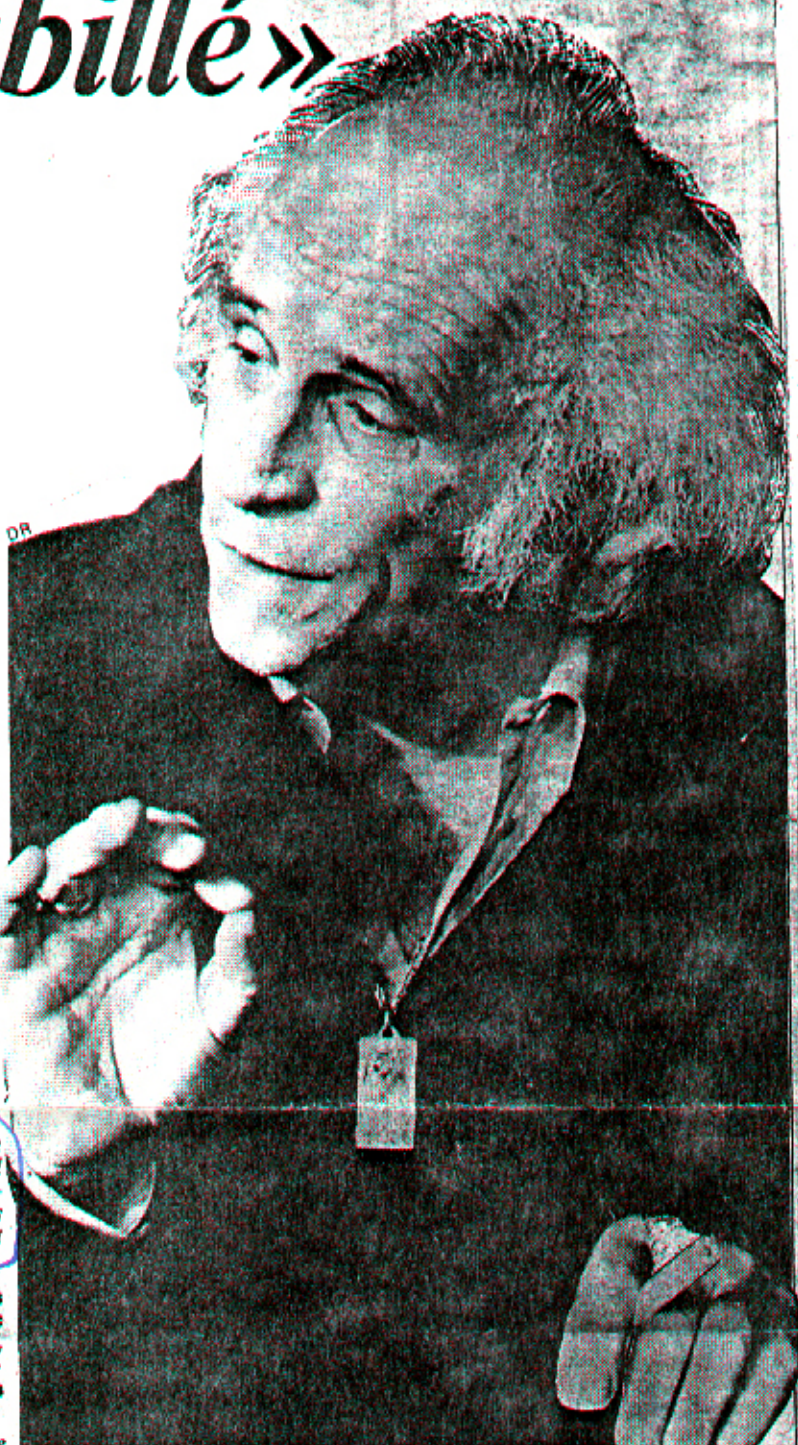
Pour que les gens sachent que je ne vieillissais pas, c'est vrai. Pour m'imposer une épreuve car je suis un fainéant.

Avez-vous des problèmes d'inspiration ? Seriez-vous incapable de faire de sublimes chansons comme à vos débuts ?

Oui, je serais incapable de les faire. Incapable de faire « Titi de Paris ». Je fais aujourd'hui autre chose sans y penser... Je pense parfois que si j'avais tout à recommencer, j'hésiterais, car vous savez, cela a été très dur, surtout mes débuts...

Et quand avez-vous vraiment senti que c'était gagné ?

Après toutes ces années à être exploité à Saint-Germain comme tant d'autres chanteurs. Après toutes



ces années où je ne savais pas comment j'allais acheter mon paquet quotidien de « Celtique ». J'ai respiré le jour où j'ai pu l'acheter régulièrement. Et je me suis trouvé riche le jour où j'ai acheté une cartouche tout entière, au début des années 50.

Et aujourd'hui, vous êtes vraiment riche ?

Oh non, pas vraiment... Je travaille pour que mon fils n'ait jamais de patron. C'est tout.

Est-ce que vous avez toujours le même plaisir de la scène, du métier, après tant d'années ?

On se trompe, je n'ai jamais eu vraiment le plaisir de la scène, à part quelques moments de grâce. La scène, pour moi, a toujours été une épreuve. On est seul. Et il faut recommencer tout, toutes les quatre ou cinq minutes. Je n'ai fait de la scène que parce que j'étais pris dans un engrenage.

Vous vous êtes donc compromis avec le show-biz, vous l'anar ?

Le show, c'est nous, le business, c'est eux !

Avez-vous toujours la même rage, une rage intacte ? Ça ne s'use pas la rage ?

Oh non ! Je gueule toujours...

Et vous êtes toujours anar ?

Oh oui ! Comme ça. Je donne parfois des coups de main à des copains de la Fédération. Mais je ne suis pas un militant. L'anarchie ne doit pas être organisée.

Et comment se sent l'anar en régime socialiste ?

Oh, vous savez, le régime socialiste, il n'est pas en France, il est en URSS. Et puis, le problème, c'est pas forcément la gauche ou la droite, c'est le pouvoir. Le pouvoir, c'est un métier, un virus. Les gens de pouvoir ne pensent qu'à ça. Ils se régalaient. Ils oublient les idées, les idéaux.

Mais, pour vous, le fait d'être sur une scène, d'avoir la parole, d'être écouté, c'est aussi avoir du pouvoir ?

Pourquoi vous me dites ça (vexé). Je hais le pouvoir. Je ne veux pas influencer. Et si j'influe, je n'ai pas à le savoir car une œuvre d'art pour être grande doit assez vite devenir anonyme.

Propos recueillis par Georges-Marc BENAMOU

And 84

Léo Ferré au Quotidien:

«Au cinéma, j'aimerais un porno habillé»

Il donne aujourd'hui samedi ses deux derniers récitals au Théâtre des Champs-Élysées



Du music-hall de jadis, il ne reste aujourd'hui que Ferré et Trenet. Trenet, redécouvert, vit joyeusement sa consécration et rêve de l'Académie française. Tandis que Ferré, lui, s'est un peu éloigné, devenu silencieux et déroutant, depuis quelques temps. Il vit retiré dans un petit village près de Sienne, en Italie, s'amuse à écrire des textes qu'il ne publiera pas, qu'il ne chantera pas, redécouvre le caractère charnel de la poésie, puisqu'il a une petite imprimerie dans sa maison, et nous donne parfois de ses nouvelles, avec des disques ambitieux et torturés (on est loin de ses anciennes chansons) tels que « l'Opéra du pauvre » ou « le Bateau ivre » récemment. Le titi anar a quitté les guinguettes et le macadam, pour se faire ermite. L'enragé est allé crier loin des murs de la ville. Ce recul n'est pourtant pas une retraite. Ferré continue à se produire un peu partout dans le monde, de la banlieue parisienne aux tropiques. Le jour où nous l'avons rencontré, il revenait d'une tournée triomphale au Portugal. On l'avait aimé. Il s'en étonnait, il s'en étonne toujours. « Vous vous rendez compte, dit-il timidement, il y avait 4 000 personnes le premier jour, 5 000 le deuxième, plus encore le troisième. Les Portugais ne comprenaient rien à mes mots. Ils comprenaient tout. Ce sont des gens formidables, beaucoup plus intelligents que les Italiens que je connais bien... » Ce soir, au Théâtre des Champs-Élysées il va donner ses deux derniers récitals à Paris. Un moment rare, peut-être magique, peut-être décevant, qui sera figé. Conservé. Un film-vidéo, le premier en son stéréophonique, sera tiré de ce spectacle de même qu'un album live. Léo Ferré, discret et inquiet, a bien voulu se confier au « Quotidien ».

LE QUOTIDIEN. — Léo Ferré, on se demande ce que vous ressentez et comment vous vivez ces années 80 rock et parfois dures qui vous ressemblent si peu ?

Léo FERRE. — Oh, vous savez, je ne sens pas vraiment la différence... Pour moi, les moments difficiles ont paradoxalement été les années qui ont suivi mal 68. Je n'étais pas comme on le croit, une idole, mais au contraire un ennemi pour une bonne partie de la jeunesse. Je n'ai jamais compris pourquoi... Il n'en reste pas moins que des gens comme Jean-Edern Hallier avec son journal « l'Idiot international » demandait à ce qu'on vienne me conspuer durant mes concerts. C'est ainsi que chaque fois que je me déplaçais, des jeunes venaient perturber, siffler, frapper même. Peut-être étais-je moins anar qu'eux ou plus anar. Cette violence-là me dérangeait parce que je devais être responsable ou le flic... Quant au rock, il est, c'est vrai, aux années 80. C'est souvent un rock américain, outrageusement exploité par des producteurs. C'est une musique innommable. Et, en Italie, c'est pire qu'en France. Toutes les radios libres sont contrôlées plus ou moins par les Américains. Il n'est plus alors question de musique mais de dollars...

Avez-vous donc le sentiment que les jeunes vous délaissent et préfèrent le rock ?

Oh non ! Je sais que mon public reste jeune. Il faut pas croire, il y a des jeunes intelligents.

Mais ne pensez-vous pas qu'ils préfèrent désormais Michael Jackson ou Jacques Higelin ?

Higelin, j'adore ! Le reste, tout le rock, français ou américain, je regarde de très loin... Quant à Michael Jackson, j'avoue qu'il m'a intrigué. L'autre fois, j'ai vu sur mon magnétoscope son vidéo-blik, oh pardon, son vidéo-clip. J'ai trouvé ça insupportable. Sans intérêt, un peu

comme ce film rock et porno que les Rolling Stones ont fait récemment.

Quoi, mais vous seriez donc moraliste, censeur, puritain ?

Non, pas du tout. Pourquoi me posez-vous cette question. Mais il faut que le porno soit beau. Je voudrais faire un jour du cinéma et alors je ferais du porno habillé, ce serait superbe...

Vous avez un peu dérouté tous vos fans, ces dernières années, avec des disques aux chansons-fleuves, avec aussi des chansons-déclamations et l'on ne vous a pas toujours suivi ?

Oh, je ne pense pas à cela, je ne m'analyse pas. Pour « le Bateau ivre » ou « l'Opéra du pauvre », il y a eu cependant un déclin. En 1981, un journaliste m'a dit : « Alors, Ferré, on vieillit ? » J'ai rigolé... Et puis, ça m'a travaillé. Ça m'a dérangé. J'étais comme provoqué. De retour à Milan, j'ai loué un studio pour prouver que je n'avais pas vieilli.

Mais pourquoi ce besoin de prouver ? Vous en avez vraiment besoin ?

Pour que les gens sachent que je ne vieillis pas, c'est vrai. Pour m'imposer une épreuve car je suis un jainéant.

Avez-vous des problèmes d'inspiration ? Seriez-vous incapable de faire de sublimes chansons comme à vos débuts ?

Oui, je serais incapable de les faire. Incapable de faire « Titi de Paris ». Je fais aujourd'hui autre chose sans y penser... Je pense parfois que si j'avais tout à recommencer, j'hésiterais, car vous savez, cela a été très dur, surtout mes débuts...

Et quand avez-vous vraiment senti que c'était gagné ?

Après toutes ces années à être exploité à Saint-Germain comme tant d'autres chanteurs. Après toutes

ces années où je ne savais pas comment j'allais acheter mon paquet quotidien de « Celtique ». J'ai respiré le jour où j'ai pu l'acheter régulièrement. Et je me suis trouvé riche le jour où j'ai acheté une cartouche tout entière, au début des années 80.

Et aujourd'hui, vous êtes vraiment riche ?

Oh non, pas vraiment... Je travaille pour que mon fils n'ait jamais de patron. C'est tout.

Est-ce que vous avez toujours le même plaisir de la scène, du métier, après tant d'années ?

On se trompe, je n'ai jamais eu vraiment le plaisir de la scène, à part quelques moments de grâce. La scène, pour moi, a toujours été une épreuve. On est seul. Et il faut recommencer tout, toutes les quatre ou cinq minutes. Je n'ai fait de la scène que parce que j'étais pris dans un engrenage.

Vous vous êtes donc compromis avec le show-biz, vous l'anar ?

Le show, c'est nous, le business, c'est eux !

Avez-vous toujours la même rage, une rage intacte ? Ça ne s'use pas la rage ?

Oh non ! Je gueule toujours...

Et vous êtes toujours anar ?

Oh oui ! Comme ça. Je donne parfois des coups de main à des copains de la Fédération. Mais je ne suis pas un militant. L'anarchie ne doit pas être organisée.

Et comment se sent l'anar en régime socialiste ?

Oh, vous savez, le régime socialiste, il n'est pas en France, il est en URSS. Et puis, le problème, c'est pas forcément la gauche ou la droite, c'est le pouvoir. Le pouvoir, c'est un métier, un virus. Les gens de pouvoir ne pensent qu'à ça. Ils se régalaient. Ils oublient les idées, les idéaux.

Mais, pour vous, le fait d'être sur une scène, d'avoir la parole, d'être écouté, c'est aussi avoir du pouvoir ?

Pourquoi vous me dites ça (vexé). Je hais le pouvoir. Je ne veux pas influencer. Et si j'influe, je n'ai pas à le savoir car une œuvre d'art pour être grande doit assez vite devenir anonyme.

Propos recueillis par Georges-Marc BENAMOU